



Isaure! s'écria-t-il. — Page 110, col. 2.

Pitou sur cet évanouissement; car il aimait bien sa ferme, le digne fermier; il aimait bien sa femme, le bon mari; mais ce qu'il aimait par-dessus toutes choses, c'était sa fille Catherine.

Et cependant, grâce à ses invariables idées d'honneur, à ses invincibles principes de probité, cet amour, dans l'occasion, l'eût rendu juge aussi inflexible qu'il était tendre père.

Interrogé par lui, Pitou répondait.

Il avait trouvé Catherine en travers du chemin, muette, immobile, inanimée; il l'avait crue morte; il l'avait, désespéré, soulevée dans ses bras, posée sur ses genoux; puis, bientôt il s'était aperçu qu'elle respirait encore et l'avait emportée tout courant à la ferme, où il l'avait, avec l'aide de la mère Billot, couchée sur son lit.

Là, tandis que la mère Billot se lamentait, il lui avait brutalement jeté de l'eau au visage. Cette fraîcheur avait fait rouvrir les yeux à Catherine, ce que voyant, ajoutait Pitou, il avait jugé que sa présence n'était plus nécessaire à la ferme et s'était retiré chez lui.

Le reste, c'est-à-dire tout ce qui avait rapport à Sébastien, le père Billot en avait entendu le récit une fois, et ce récit lui avait suffi.

Il en résultait que, revenant sans cesse à Catherine, Billot s'épuisait sans cesse en conjectures sur l'accident qui lui était arrivé, et sur les causes probables de cet accident.

Ces conjectures se traduisaient en questions adressées à Pitou, questions auxquelles Pitou répondait diplomatiquement: Je ne sais pas.

Et il y avait du mérite à Pitou à répondre: Je ne sais pas; car Catherine, on se le rappelle, avait eu la cruelle franchise de lui tout avouer, et, par conséquent, Pitou savait.

Il savait que, le cœur brisé par l'adieu d'Isidore, Catherine s'était évanouie à la place où il l'avait trouvée.

Mais voilà ce que, pour tout l'or du monde, il n'eût jamais dit au fermier.

C'est que, par comparaison, il s'était laissé prendre d'une grande pitié pour Catherine.

Pitou aimait Catherine, il l'admirait surtout; nous avons vu, en temps et lieu, la somme de douleurs que cette admiration et cet amour mal appréciés avaient amené de souffrances dans le cœur et de transports dans l'esprit de Pitou.

Mais ces transports, si exaltés qu'ils fussent, ces douleurs, si aigres qu'il les eût ressenties, tout en causant à Pitou des serremments d'estomac qui avaient été parfois jusqu'à reculer d'une heure et même de deux heures son déjeuner et son dîner, ces transports et ces douleurs, disons-nous, n'avaient jamais été jusqu'à la défaillance et l'évanouissement.

Donc, Pitou se posait ce dilemme plein de raison, qu'avec son habitude de logique il divisait en trois parties.

« Si mademoiselle Catherine aime monsieur Isidore à s'évanouir quand il la quitte, elle aime donc monsieur Isidore plus que je ne l'aime, elle, mademoiselle Catherine, puisque je ne me suis jamais évanoui en la quittant. »

Puis, de cette première partie, il passait à la seconde et se disait:

« Si elle l'aime plus que je ne l'aime, elle doit donc plus souffrir encore que je n'ai souffert; en ce cas, elle souffre beaucoup! »

D'où il passait à la troisième partie de son dilemme, c'est-à-dire à la conclusion, conclusion d'autant plus logique que, comme toute bonne conclusion, elle se rattachait à l'exorde.

« Et, en effet, elle souffre plus que je ne souffre, puisqu'elle s'évanouit et que je ne m'évanouis pas. »

De là cette grande pitié qui rendait Pitou muet vis-à-vis de Billot à l'endroit de Catherine, mutisme qui augmentait les inquiétudes de Billot, lesquelles, au fur et à mesure qu'elles augmentaient, se traduisaient plus clairement par les coups de fouet que le digne fermier appliquait sans relâche et à tour de bras sur les reins du cheval qu'il avait pris en location à Dammartin; si bien qu'à quatre heures de l'après-midi, le cheval, la

carriole et les deux voyageurs qu'elle contenait s'arrêtèrent devant la porte de la ferme, où les aboiements des chiens signalèrent bientôt leur présence.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LES AILES D'IGARE

PAR CHARLES DE BERNARD.

— Je t'ai fait mal? reprit Gustave en affectant une tendre inquiétude; pardonne-moi! Je suis si heureux de te voir, que je n'ai pu maîtriser mon premier mouvement. Oh! j'étais bien sûr que tu viendrais!

— Tu devais, en effet, t'attendre à ma visite, dit le substitut d'un air sévère, et en s'efforçant de mettre fin aux embrassements pathétiques dont il était l'objet.

— Si je m'y attendais! reprit Blondeau avec une chaleur nouvelle; demande à madame... demande à Théodosie... Pourquoi te ferais-je plus longtemps un mystère de mon bonheur?... Tout à l'heure encore nous parlions de toi; je lui disais: Deslandes viendra; car ce n'est pas un de ces faux amis qui s'éloignent au jour de l'infortune; c'est un noble cœur, une âme généreuse et dévouée; oui, je n'en doute pas, il viendra... et j'avais raison de parler ainsi, car tu es venu. Merci, Victor; oh! merci. La douceur d'un pareil moment compense bien des heures d'amertume.

Blondeau saisit de nouveau la main du substitut et la lui serra convulsivement en dépit de sa résistance.

— Le motif qui m'amène ici, dit Deslandes sans se déridier...

— Avant tout, as-tu déjeuné? interrompit le prisonnier en lui coupant la parole. Nous n'avons pas fini, et au besoin je recommencerai pour te tenir compagnie.